

à indiquer, spirituellement, quel personnage, dans un long récit ou dans un drame, il faudrait lui donner.

Il est naturel qu'un auteur ait été séduit par l'idée de mettre à la scène l'aventure du marquis des Arcis. Malheureusement M. Paul Degouy, auteur de *Mme de La Pommeraye*, s'est contenté d'une pièce bien sommaire. Les scènes qu'il a textuellement empruntées à Diderot sont excellentes : Diderot qui, dans ses drames, — la partie la moins forte, d'ailleurs, de son œuvre, bien qu'il s'y montre encore novateur hardi, — est quelque peu enclin à user d'un style déclamatoire et enflé, nous a, dans ses romans, dans ses contes et dans ses fantaisies, laissé des modèles parfaits de dialogues, d'une conduite solide et d'un tour aisé, à la fois. C'est ainsi qu'il y a, dans la pièce de M. Degouy, des morceaux du meilleur cru. Mais ce que lui-même a imaginé ou écrit est assez faible, et il n'a guère su se servir des indications données par Diderot pour développer le caractère et le rôle de Mlle Duquénoi. Pourtant, le spectacle de *Mme de La Pommeraye* est loin d'être désagréable, car partout où il y a un peu de Diderot, on est sûr de goûter du plaisir.

Mlle Marguerite Caron a été, dans le rôle de Mme de La Pommeraye, hautaine à souhait, et Mlle Jane Rabuteau a été fort touchante dans celui de Mlle Duquénoi.

Tous les hommes cherchent le bonheur. Il n'est pas un matelot qui ne veuille cingler vers l'île que les légendes disent exister au loin, et où l'on vit dans une éternelle félicité. Mais l'homme ne peut être heureux : la cruauté de ses passions le lui défend, l'homme a le malheur en lui. Et l'île légendaire existât-elle, et parvint-il à y aborder, il ferait du merveilleux séjour un lieu de crime et de douleur : de crime, si pour lui le bonheur n'était que le contentement des instincts vils qui font qu'on veut être riche et qu'on veut régner, — de douleur, si pour lui le bonheur était dans l'amour, car il ne conçoit l'amour et ne le sent que mêlé de souffrance. Et pourtant, tous les hommes cherchent le bonheur, sans cesse ils ont l'illusion qu'ils vont l'atteindre, et toujours ils gémiront de ne pas toucher, de leurs barques, les plages de l'île enchantée.

Telle est l'idée du poème dramatique de M. Eugène Morand, *l'Île heureuse*.

Cette idée, certes, n'est pas très nouvelle, et elle a servi de thème à des œuvres diverses. Mais on ne peut exiger d'un

poète lyrique ou dramatique qu'il ne développe jamais que des idées nouvelles et chacun a le droit de reprendre une pensée ancienne, si banale soit-elle devenue; il faut seulement, par le soin qu'on a de la dire d'une manière curieuse, donner l'illusion qu'elle est neuve, et, ainsi, la faire un peu sienne.

Or, M. Eugène Morand, dans *l'Ile heureuse*, s'est efforcé vers l'originalité, et ses imaginations sont souvent agréables. On aime qu'un pêcheur prenne dans ses filets une sirène, que la sirène protège le pêcheur, et en devienne amoureuse, que lui, ingrat inconscient, s'en aille vers la blanche princesse apparue en les brumes légères qui ceignent l'île radieuse. M. Eugène Morand sait grouper les personnages avec art, et il les fait passer en d'aimables décors; ses pièces nous mettent sous les yeux une suite de tableaux pleins de grâce. On a plaisir à les voir, et à les entendre aussi, car ses vers ne sont pas malhabiles, et dans leur charme, un peu flou parfois, se mêlent de jolies images et de tendres sonorités.

On a plaisir à les voir et à les entendre surtout quand elles ont pour interprète Mlle Moreno. Nulle, aujourd'hui, ne sait dire les vers comme les dit Mlle Moreno. C'est d'un art très subtil, qui apparaît très simple, et l'auditeur est ravi. Et, en même temps que le secret de dire mélodieusement les vers, Mlle Moreno connaît la loi des gestes harmonieux. Elle le prouva maintes fois, et, une fois encore, quand elle joua *l'Ile heureuse*. Mlle Moreno a été la plus divine sirène qui se puisse rêver.

Auprès d'elle, Mlle Renée Parny n'a pas été sans grâce, et MM. Pierre Magnier, qui semble savoir un peu trop que sa voix est sonore, Albert Mayer et Garbagni ont tenu convenablement leurs rôles.

Le court ballet que M. Maurice Froyez intitula **Conte de fée** fut agréablement dansé par Mlle Sandrini.

A.-FERDINAND HEROLD.

### ART MODERNE

Les grandes pompes du passé, les souvenirs d'épopées classiques, les fastes orgueilleux de l'histoire guerrière des nations, le rêve idyllique de toute poésie antérieure n'ont que peu allumé, sans doute, le mirage de leurs diverses beautés au cerveau fervent d'Honoré Daumier. Le rôle du peintre et du dessinateur, que sa destinée a affirmé pour une gloire tout d'abord chancelante en apparence, comme elle est, dès à pré-